

et la métaphysique des *Investiganti* ont laissé des traces non seulement dans le *De antiquissima*, mais aussi dans la *Science nouvelle*⁴⁰. Quant à l'hostilité envers Descartes, loin de remonter aux premières lectures, elle n'apparaît que dans le *De ratione*, en 1708. Ces réserves faites, la reconstitution que Vico opère de la formation de sa pensée et de l'édification de son système est un travail qui n'a guère d'équivalent dans la littérature philosophique.

Analyser en détail le jeu des influences subies par Vico n'est possible qu'à partir d'une interprétation d'ensemble de l'œuvre. Il n'est pas question, dans cette *Introduction*, de s'y essayer. Ce qu'il faut seulement souligner, c'est le soin, et même l'art extrême avec lequel Vico restitue, dans sa liberté, l'évolution de sa pensée, qui, comme toute pensée originale, a commencé par se nourrir de la pensée des autres. Là encore le contraste avec Descartes est frappant. Leibniz remarquait, nous l'avons vu, que ce dernier avait lu bien plus qu'il ne voulait l'admettre⁴¹. Mais ce refus de rien devoir à personne n'est pas seulement un trait de caractère, il est impliqué dans la conception cartésienne même de la vérité. La lettre à Beeckman du 17 octobre 1630 est significative à cet égard. Il n'y a pas, écrit Descartes, d'autorité ni d'antériorité (ce qui est la même chose) pour ce qui est de la recherche de la vérité. Dès qu'une invention authentique, c'est-à-dire qui est l'œuvre d'un homme « guidé par la seule force de [son] esprit et guidé par la raison », a été faite, elle échappe à son auteur et entre dans un domaine public où les dates ne comptent plus. Et Beeckman, qui inscrit dans son *Journal* la date de chacune de ses pensées, est tourné en dérision : « Je n'ai pas inscrit mes inventions et je n'en ai pas mis la date sur un registre⁴². »

Pour Vico, au contraire, la vérité, c'est la *veritas filia temporis*. Il y a une histoire de la vérité, mais une histoire qui n'est pas automatiquement cumulative, qui a des commencements obscurs, qui tâtonne, s'arrête, régresse, s'engage dans des voies qui ne sont pas nécessairement les bonnes. Il en va de même des itinéraires individuels. Vico ne commet pas l'erreur d'attribuer à l'enfant ou à l'adolescent qu'il fut les jugements fermes de l'adulte. Dans la forêt des matières et des systèmes enseignés, il s'avance guidé d'abord par l'instinct, par les « inclinations ou les aversions qu'il eut, dès son enfance, pour certaines formes d'étude plutôt que pour d'au-

tres⁴³ ». Le plaisir ou le déplaisir qu'il a à lire un auteur (Platon ou Aristote par exemple) est ainsi pour lui un « signe », un « indice », un « présage », dont il ne comprendra que plus tard la signification. Nous ne sommes pas là dans le domaine de la pensée claire et distincte, et pourtant ces attirances ou ces répugnances mal conscientes d'elles-mêmes trahissent des choix décisifs : « C'est ainsi que depuis le moment où Vico trouva *insatisfaisante* la métaphysique d'Aristote comme moyen de bien comprendre la morale et *senti* que celle de Platon l'instruisait, la pensée commença à s'éveiller en lui, sans qu'il s'en rendit compte, de méditer un droit idéal éternel...⁴⁴ ». De la même façon, l'insatisfaction que lui donnent les étymologies des grammairiens est interprétée par lui comme l'indice des découvertes qu'il ferait, dans ses dernières œuvres, au sujet des origines des langues et de l'étymologie universelle⁴⁵.

Quand les choix deviennent conscients, quand les influences sont assumées et revendiquées, on a affaire à ce que Vico appelle ses « auteurs ». Il s'agit là de « pères intellectuels », dont l'autorité n'est pas subie, comme l'était celle d'Aristote par les scolastiques, mais choisie, en fonction de la signification idéale, et en quelque sorte emblématique, de leur œuvre, et sans que la chronologie n'intervienne. L'« auteur » est le garant, le répondant, celui qui confirme, est source, modèle, maître, initiateur, père⁴⁶. Les « auteurs » de Vico sont au nombre de quatre. Les deux premiers, dont les noms sont livrés ensemble, pour former une antithèse, sont Platon et Tacite. Platon, c'est la philosophie elle-même dans son idée, dans son ambition théorique et pratique absolue (peu importe ici que la platonisme vichien soit plus ou moins teinté de néo-platonisme renaissant). Tacite, lui, considère l'homme « tel qu'il est ». C'est le réaliste politique, qui étudie la prudence civile à l'œuvre parmi les incertitudes de l'action. Derrière son nom, il faut savoir reconnaître Machiavel et la « raison d'Etat » italienne des XVI^e et XVII^e siècles. L'opposition entre « la république de Platon » et « la fange de Romulus », empruntée à Cicéron et énoncée dans la *Science nouvelle*⁴⁷, représente ce que Vico se donnera expressément pour tâche de dépasser, grâce au concept d'une « histoire idéale universelle que parcourrait l'histoire universelle de tous les temps⁴⁸ ».

A ces deux références classiques s'ajoutent deux penseurs modernes. Bacon, d'abord, sous le signe de qui est placé le *De ratione*. Le Chancelier anglais réalise, dans sa personne même, l'alliance du savoir théorique et de la pratique prudente du grand politique. En lui s'incarne aussi cet idéal encyclopédique qui a disparu avec la nouvelle conception du savoir issue de la science galiléenne et de la philosophie cartésienne, et auquel Vico, pas plus que Leibniz, ne veut renoncer. La référence constante à Bacon et au *De augmentis scientiarum* montre que Vico n'est pas un passéiste, enfermé nostalgiquement dans une culture périmée, comme on a pu le soutenir parfois. Bacon est, en effet, à la fois le dernier homme de la Renaissance et le héraut de la science moderne. En se réclamant de lui, Vico renforce ses liens avec l'humanisme renaissant et affirme en même temps son appartenance à la pensée nouvelle. La notion de « science nouvelle » est tout autant baconnienne que galiléenne, et seuls ceux qui en restent au schéma linéaire et simpliste reliant Bacon, Descartes et la philosophie des Lumières dans une séquence unique qui marquerait les étapes du progrès de la raison humaine, peuvent s'étonner de voir, chez Vico, l'admiration pour Bacon coïncider avec une hostilité déclarée à Descartes. Bacon n'est pas seulement, pour le philosophe napolitain, le père de la science expérimentale anglaise, si différente de la science *a priori* de Descartes, il est aussi et surtout celui qui embrasse dans son programme encyclopédique l'étude du droit, de la politique et de la morale, l'humaniste nourri de rhétorique cicéronienne qui a entrepris d'interroger la « sagesse des Anciens » dans leurs fables et leurs mythes.

Son quatrième et dernier « auteur », Grotius, découvert plus tardivement, à l'occasion de la préparation de la *Vie d'Antonio Caraffa*, lui ouvrira, avec sa prodigieuse érudition gréco-latine et biblique, le monde des nations, et lui permettra d'opérer, grâce à la notion de droit naturel, la synthèse de la philosophie et de la philosophie dans un véritable « système ». Il ne lui restera alors qu'à introduire dans ce système, immobilisé par Grotius dans une universalité non historique, la dimension du temps de l'histoire, et de le « mobiliser », pour parvenir à la *Science nouvelle*.

Ni *casus ni fatum*. Le monde n'est pas livré au hasard, comme le veut Lucrèce, ni au destin inflexible et incompréhensible des

stoiciens. Il y a de l'ordre dans le monde, et un ordre intelligible, si l'on admet qu'il se déploie dans le temps et qu'il est garanti par la Providence divine. Cet ordre, l'homme saura le reconnaître dans ses propres œuvres, dans la mesure où l'on ne comprend que ce que l'on a fait (*verum factum*). Or le monde civil a certainement été fait par les hommes, et une « science nouvelle » en retrouvera les principes. Derrière le chaos apparent des motivations particulières, elle discernera le travail de la Providence, pour qui l'accidentel et le contingent ne sont que les « occasions » de manifester la nécessité rationnelle qui préside à ses desseins. Le *corso* suivi par les nations, l'histoire empirique, n'est intelligible que pour celui qui est capable de lire derrière, en filigrane, les lois de l'« histoire idéale éternelle ».

Ce qui fut sa découverte capitale, Vico l'applique à son existence et à son œuvre, dans la mesure où son existence n'a, pour lui, de sens que par rapport à son œuvre. La vérité de l'existence se découvre dans l'œuvre. *Verum factum*. Éclairée par le principe de la Providence, sa vie se révèle avoir été exactement ce qu'elle devait être. Les conditions historiques, sociales, économiques, culturelles, les vicissitudes de la fortune, les hasards heureux ou malheureux de l'existence individuelle peuvent bien être étudiés en tant que « causes naturelles », mais on en reste alors à la superficie et à l'anecdote. Ils ne deviennent intelligibles que si l'on sait y voir des « occasions » pour la Providence de se manifester, des signes qui ne sont déchiffrables que s'ils sont référés à l'unique nécessaire, à l'œuvre à accomplir. Les notions de réussite ou d'échec deviennent alors entièrement relatives. C'est parce qu'il a échoué au concours pour la chaire de droit que Vico a pu consacrer toutes ses forces à la préparation de la *Science nouvelle*. C'est parce que le cardinal Corsini a failli à sa promesse de subsides que l'ouvrage a été entièrement remanié en quelques semaines, et allégé de ses longues polémiques contre les théoriciens du droit naturel, pour prendre la forme condensée que nous lui connaissons. C'est à cause d'un différend avec les libraires vénitiens qu'en 1730 « une inspiration quasi fatale l'entraîna à composer [la *Seconde Science nouvelle*] si rapidement qu'il la commença le matin de Noël pour la terminer le soir du dimanche de Pâques, à vingt et une heures ⁴⁹. »

« Transportés par l'inspiration, nous faisons des choses qu'une

fois accomplies nous admettons non comme notre propre ouvrage, mais comme celui d'un dieu. » La formule se trouve dans le premier texte philosophique de Vico, le *Discours inaugural* de 1699⁵⁰. Sa *Vie écrite par lui-même* n'est peut-être, en définitive, que l'autobiographie de ce dieu.

NOTES

1. T. Hobbes *Malmesburiensis vita*, in *Opera latina*, éd. Molesworth, t. I. Cette autobiographie a été écrite en 1672 et publiée de façon posthume en 1679.
2. Cf. Margery Corbett et Ronald Lightbown, *The Comely Frontispiece*, Londres, 1979, pp. 219-230.
3. Descartes, *Œuvres complètes*, éd. Adam-Tannery, t. I, pp. 570-571.
4. Vico, *Vie*, p. 51.
5. *Ibid.*, p. 113-114.
6. Leibniz, *Die Philosophischen Schriften*, éd. Gerhardt, t. III, p. 568.
7. Comme en témoigne la querelle entre Français et Italiens à laquelle Vico fait allusion dans le *De ratione*, p. 244.
8. *Progetto ai letterati d'Italia, per scrivere le loro vite, del Signor Co [me] Giovanattico di Porcia*, in *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, t. I, Venise, 1728. Pour des détails supplémentaires sur les circonstances de la publication du texte de Vico, cf. en particulier Gustavo Costa, « *An Enduring Venetian Accomplishment: the Autobiography of G. B. Vico* », in *Italian Quarterly*, année XXI, n° 79 — hiver 1980, pp. 45-54.
9. L. A. Muratori, *Lettera del 10 novembre 1721 all'Illustrissimo Signor Giovanni Artico Conte di Porcia intorno al metodo seguito ne' suoi studi*, in L. A. Muratori, *Scritti autobiografici*, éd. Tommaso Sorbelli, Vignola, 1950.
10. *Raccolta*, I, *Preface*, sous forme de lettre adressée au comte Antonio Vallisneri, par le Père Angelo Calogherà, canaldule.
11. Le mot « autobiographie » n'a été admis dans le dictionnaire de l'Académie française qu'en 1842. Il a été formé sur le modèle de l'anglais « autobiography », attesté depuis 1809.
12. Villarosa a complété le texte de Vico par un récit des dernières années de la vie du philosophe.
13. Cf. *supra* note 8. Vico, si fidèle par ailleurs au programme de Porcia, ne respecte pas ses deux premières recommandations. Il ne donne ni le nom de ses parents, ni leur pays d'origine, et surtout il se trompe de deux ans en indiquant sa date de naissance. Nous laissons à d'autres le soin d'expliquer ou d'interpréter cette erreur. Son acte de baptême, sur les registres de la paroisse de San Gennaro all'Olimo, existe toujours. Il indique que Giovanni

Battista di Vico, fils d'Antonio di Vico et de Candida Masullo, est né le samedi 23 juin 1668, et a été baptisé le 24 juin. Il vaut la peine de remarquer que l'*Epistola ad posterum* de Pétrarque, écrite vers 1370, et qui a servi de modèle à la plupart des autobiographies italiennes (on y trouve les « honnêtes parents » qui seront ceux de Vico, et aussi ceux de son compatriote Giannone, dans sa *Vie écrite par lui-même*, qui date de 1736-1737), est d'une bien autre précision : « *Honestis parentibus, Florentinis origine, fortuna mediocri et (ut verum fatear) ad inopiam vergente, sed patria pulsis, Aretii in exilio natus sum, anno huius aetatis ultimae quae a Christo incipit MCCC IIII, die Lunae, ad auroram XIII Kal. Augusti* » (Je suis né en exil, à Arezzo, à l'aurore du lundi 20 juillet 1304, de parents honnêtes, florentins d'origine, dont la fortune était médiocre et, à dire vrai, proche de la pauvreté, et qui avaient été chassés de leur patrie.) In *Le Vie di Dante, Petrarca e Boccaccio*, éd. A. Solerti, Milan, 1904.

14. Sur l'autobiographie en Italie, cf. Hans-Jürgen Daus, *Selbstverständnis und Menschenbild in den Selbstdarstellungen Giambattista Vicos und Pietro Giannones. Ein Beitrag zur Geschichte der italienischen Autobiographie*, Genève-Paris, 1962. Du même, *La tecnica autobiografica nelle « Vie » di Giambattista Vico e Pietro Giannone, in Problemi di lingua e letteratura italiana del Settecento*, Wiesbaden, 1965, pp. 196-199.

15. Antoine Arnauld et Pierre Nicole, *la Logique ou l'art de penser*, éd. P. Clair et F. Girbal, Paris, 1965, pp. 266-267.

16. *Ethique à Nicomaque*, IV, 1125a.

17. *Convivio*, I, II, in Dante Alighieri, *Tutte le opere*, éd. F. Chiappelli, Milan, 1965-1969, pp. 491-492. Cité par A. Battistini, *La degnità della retorica. Studi su G. B. Vico*, Pisa, 1975, pp. 15-16.

18. Cette dualité de ton explique, comme le remarque A. Battistini (*op. cit.*, p. 19), le jugement bien connu porté par Pietro Giannone sur la *Vie* de Vico : « la chose la plus plate et la plus pleine de rodomontades qui se puisse lire » (lettre du 29 juillet 1729 à son frère Carlo, in *Carteggio di lettere scritte da Pietro Giannone giuriconsulto e avvocato napoletano a suo fratello in Napoli*, trois volumes inédits conservés à la Bibliothèque nationale de Rome). « Plate » (*sciapito*), parce que composée selon les règles de la rhétorique, « pleine de rodomontades » (*trasonica*, du personnage de Trason, dans le *Miles gloriosus*, de Plaute), parce que manifestant d'un bout à l'autre la certitude de Vico d'avoir donné le jour à une œuvre géniale. Déjà Giannone avait écrit qu'il n'existait pas à Naples « d'écrivain plus fantastique et visionnaire » que Vico (lettre du 8 mai 1728), et qu'il était « estomacé » que les *Actes* de Leipzig perdisent leur temps à essayer de comprendre ses « idées fantastiques et inintelligibles » (lettre du 13 juin 1728).

19. Cet aspect de l'ouvrage a été mis en évidence par A. Battistini, *op. cit.*, ch. I, *Il traslato autobiografico*, pp. 15-50.

20. *De ratione*, p. 279.

21. Aristote, *Politique*, I, 2, 1253 a.

Or la supériorité globale des modernes sur les anciens ne va pas de soi, pour Vico. Il reprend la comparaison, mais beaucoup moins pour faire le bilan de l'acquis des uns et des autres, que pour aller directement à la source même, c'est-à-dire à ce que Fontenelle appelle la « méthode de raisonner », dont la « méthode des études » n'est que le reflet. Ce sont les « méthodes de raisonner » qui seront confrontées, dans leurs principes et dans leurs résultats. Il faudra distinguer les domaines explorés et les domaines délaissés, et mettre en évidence les conséquences non seulement théoriques, mais aussi pratiques, à savoir morales, sociales et politiques, de chacune de ces diverses manières de concevoir et d'organiser le savoir, sans oublier jamais, enfin, de se demander de quels « inconvénients » les « avantages » obtenus ont pu être payés. Une telle attitude d'arbitre impartial exclut les généralisations faciles. On ne trouvera pas chez Vico d'éloge systématique de la modernité, qui, à ses yeux, n'est pas par elle-même porteuse de valeur, comme le suppose l'idéologie du progrès. Mais cet admirateur de Bacon se refuse à jouer le rôle du *laudator temporis acti* enfermé dans la vénération tétue du passé. Le passé n'est pas en tant que tel nécessairement supérieur au présent, les anciens ne sont pas par définition des « géants » et les modernes des « nains », pour reprendre la vieille image de Bernard de Chartres. Parler de supériorité globale suppose que l'on adopte une perspective quantitative et qualitative unique qui permette de parler de « progrès » ou de « décadence ». Pour Vico, il vaut mieux parler de voies différentes, dont certaines sont frayées par la culture de certaines époques, puis abandonnées pour d'autres qui ne sont pas forcément préférables. L'espoir qu'il avoue est de réaliser la synthèse de ce que la méthode des anciens et celle des modernes ont de meilleur, en demandant aux modernes de s'engager à nouveau dans des directions indiquées par les anciens et trop tôt délaissées, sans renoncer pour cela à exploiter les territoires nouveaux triomphalement conquis. La conciliation entre les deux cultures est-elle possible ? Si le Vico de 1708 est optimiste, celui de la *Vie* et des *Letteres* le sera beaucoup moins, quand il attribuera à la culture moderne, avec ses modes dominantes, la responsabilité de l'insuccès de la *Scienza nuova*.

Cette culture moderne, Vico l'identifie entièrement, dans ce

qu'elle a de meilleur et de pire, au cartésianisme, qu'il s'agisse de Descartes lui-même, pour qui il éprouve un mélange d'admiration et de répulsion qui ne se démentira jamais, ou de son école, en particulier d'Arnauld, bien connu à Naples dans les dernières années du *xvii^e siècle*. On pourrait déplorer cette simplification, et regretter que le *De ratione* ne trace pas un tableau plus équilibré et plus diversifié des différents courants de pensée du *xvii^e siècle*. Ce serait ne pas comprendre que la cohérence et la force de l'analyse de Vico tiennent à ce parti pris même. Sa propre conception de la « méthode des études » est définie avec d'autant plus de netteté qu'elle est plus directement confrontée à une méthode différente et à bien des égards antithétique.

La pensée moderne, c'est-à-dire cartésienne, considérée du point de vue de la méthode, est caractérisée, pour lui, par la prépondérance absolue du point de vue « critique » et par l'extension à l'ensemble du savoir de la méthode géométrique. Par « critique », Vico n'entend pas, comme il le précise dans un autre écrit, « l'art pratiqué par les grammairiens ou plutôt les gens lettrés », mais la *κρυπτή τεχνή* des philosophes grecs, « l'art qui dirige cette opération de notre intellect [...] que l'on appelle "jugement" »⁵. La philosophie de Descartes est une philosophie du jugement, qui se donne pour fin de discerner le vrai du faux. A l'appui de sa définition, Vico pourrait multiplier les citations. La Règle I des *Regulae ad directionem ingenii* énonce que « l'objet des études doit être de diriger l'esprit jusqu'à le rendre capable d'énoncer des jugements solides et vrais sur tout ce qui se présente à lui »⁶. Le « bon sens ou la raison » apparaît, au début du *Discours de la méthode*, comme « la puissance de bien juger et distinguer le vrai du faux », et la démarche cartésienne consiste à écarter, par une ascèse progressive, tout ce qui n'est que vraisemblable et n'est donc pas à l'épreuve du doute sceptique ou du doute hyperbolique, pour parvenir au *cogito* et à sa certitude inébranlable qui fournit une vérité première sur laquelle l'édifice du savoir pourra être construit en toute rigueur et sûreté. La construction sera d'autant plus rigoureuse qu'elle procédera de façon analytique, par déduction des conséquences à partir de principes posés *a priori*. Ayant perfectionné la méthode géométrique en lui appliquant l'instrument de l'analyse qui la purifie de tout contenu imaginaire, Descartes

l'applique à toutes les sciences de la nature, physique, chimie, physiologie. Comme le dit le cartésien Fontenelle, dans sa *Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique* : « L'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie qu'il n'en puisse être tiré et transporté à d'autres connaissances ⁷. »

Les avantages de la « critique » et de la méthode géométrique généralisée sont considérables, et Vico les présente avec une certaine emphase, pour donner plus de poids aux reproches qu'il fera ensuite. La « critique » ôte ses arguments au scepticisme en éliminant le douteux, le probable, le vraisemblable, et en n'admettant aucun intermédiaire entre le vrai et le faux. Quant à ce qu'on appellera plus tard la « mécanisation de l'image du monde », on lui doit des progrès scientifiques et techniques qui rendent dérisoires les quelques résultats acquis dans ce domaine par les anciens. Mais cet éloge de la méthode des modernes est balancé immédiatement par des réserves qui aboutissent à une mise en question radicale, et où se fait entendre l'écho des polémiques anticartésiennes des années 1690 ⁸.

La méthode géométrique, procédant par voie analytique et non synthétique, est inféconde : elle ne permet pas de découvrir des choses nouvelles, puisqu'elle ne fait que produire des vérités secondes déjà contenues dans la vérité première. Vico l'assimile explicitement au syllogisme de la logique aristotélicienne, et plus précisément encore au sorite ou polysyllogisme des stoïciens, ce qui lui permet de rapprocher constamment l'intellectualisme cartésien et le stoïcisme, le cartésianisme étant, selon lui, à la philosophie de la Renaissance ce que le stoïcisme avait été au platonisme. Ce qu'il refuse, ce n'est pas l'emploi des mathématiques en physique, c'est l'emploi de la méthode géométrique. Il le dira très clairement dans le *De antiquissima* : « Il ne faut pas introduire dans la physique la méthode géométrique, mais la démonstration [expérimentale] elle-même. De très grands géomètres, comme Pythagore et Platon chez les anciens, et Galilée chez les modernes, ont étudié les principes de la physique selon les principes de la mathématique. Aussi convient-il d'expliquer les phénomènes particuliers de la nature au moyen d'expériences qui soient des œuvres particulières de la géométrie. C'est à quoi se sont appliqués, dans notre Italie, le grand Galilée et d'autres illustres physiciens qui, avant que la méthode géométrique

n'eût été introduite dans la physique, expliquèrent par ce moyen de nombreux et importants phénomènes naturels. Les Anglais cultivent avec zèle ce seul procédé, et à cause de cela interdisent que la physique soit enseignée publiquement selon la méthode géométrique ⁹. »

Descartes n'a pas compris que le raisonnement géométrique n'a un caractère apodictique que dans la mesure où il s'exerce dans un univers, celui de la géométrie, « construit » par l'homme, et qu'il ne peut être transporté dans l'univers physique, créé par Dieu, et connaissable par lui seul. En effet on ne connaît que ce qu'on a fait : « Nous démontrons les choses géométriques, parce que nous les faisons ; si nous pouvions démontrer les choses physiques, nous les ferions. » On trouve là, énoncé dans une simple phrase, le principe fondamental du *verum factum*, qui sera développé dans le *De antiquissima*, et qui prendra toute sa portée positive dans la *Scienza nuova* : si on ne peut connaître que ce qu'on a fait, nous pouvons connaître le monde humain, le « monde des nations », puisque c'est nous qui l'avons fait. « Ce monde civil a certainement été fait par les hommes, si bien qu'on peut, parce qu'on le doit, en retrouver les principes dans les modifications de notre esprit humain lui-même ¹⁰. »

Le seul moyen, pour l'homme « fini et imparfait », de connaître la nature, est donc de l'interroger patiemment par l'expérience, au lieu de vouloir forcer d'un seul coup son secret en déduisant *a priori* son mécanisme. Vico se rattache à Bacon, à l'expérimentalisme de l'école de Galilée, à la *scientia experimentalis* de Gassendi, aux savants anglais de la *Royal Society*. Au dogmatisme cartésien qui finit par échauder des « romans » physiques, il oppose un probabilisme dont les arguments sont proches de ceux des néopyrthoniens des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, d'Agrippa, Sanchez, Herbert de Cherbury, jusqu'à Huet, Thomas Baker et Bayle ¹¹. L'homme est incapable de jamais parvenir à la connaissance du monde tel qu'il est. La vérité, il ne l'atteint que dans l'univers formel des mathématiques. Dans l'univers réel des choses physiques, et à plus forte raison dans celui des êtres vivants qui sont dans le temps et le changement continuels ¹², il doit se contenter du vraisemblable. La méthode « critique » de Descartes, qui ne connaît qu'une seule valeur, la vérité, qui considère que les hommes ne doivent « s'occu-

per d'aucun objet à propos duquel ils ne puissent obtenir une certitude égale aux démonstrations de l'arithmétique et de la géométrie¹³, et qui répute pour faux tout ce qui n'est que vraisemblable¹⁴, se condamne à l'impuissance, puisque sa logique du tout ou rien n'a pas de prise sur le réel et ne correspond pas à la pratique effective de la science.

« Descartes inutile et incertain ». Pascal l'avait déjà dit. Dange-reux, ajoute Vico. Au nom de sa « critique » et de sa « méthode géométrique », il discrédite en effet toutes les autres formes de savoir. L'histoire, l'éloquence, la poésie, sont rejetées, dès le début du *Discours de la méthode*, parce qu'elles mettent en jeu la mémoire et l'imagination, maîtresses d'erreur. La connaissance des langues anciennes et l'apprentissage de la rhétorique, qui sont à la base des *studia humanitatis* et sur lesquels repose depuis tant de siècles la culture occidentale (jamais le moyen âge ne les a totalement négligés), sont dénoncés comme sans valeur : « Ceux qui ont le raisonnement le plus fort et qui digèrent le mieux leurs pensées, afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlissent que bas breton, et qu'ils n'eussent jamais appris de rhétorique¹⁵. »

Vico n'est pas le premier à attribuer à l'influence de Descartes la décadence des humanités dans la seconde partie du xvi^e siècle. C'était l'avis de Boileau : « J'ai souvent ouï dire à Despréaux que la philosophie de Descartes avait coupé la gorge à la poésie, et il est certain que ce qu'elle emprunte des mathématiques dessèche l'esprit et l'accoutume à une justesse matérielle qui n'a aucun rapport avec la justesse métaphysique, si cela peut se dire, des poètes et des orateurs » (lettre de Jean-Baptiste Rousseau à Brossette, du 24 juillet 1715)¹⁶.

On trouve chez Pierre-Daniel Huet, l'auteur de la célèbre *Censura philosophiae cartesianae* (1689), des jugements d'une similitude frappante avec ceux de Vico dans le *De ratione* : « Quand je suis entré dans le pays des Lettres, elles étaient encore florissantes, et plusieurs grands personnages en soutenaient la gloire. J'ai vu les Lettres décliner et tomber dans une décadence presque entière ; car je ne connais presque personne aujourd'hui que l'on puisse appeler véritablement savant. » Et ailleurs : « Je regarde ce mépris de l'antiquité comme une marque de la décadence de notre âge. On

peut observer que les siècles qui ont commencé à dégénérer ont été ceux qui se sont soulevés contre l'antiquité. » Huet note, comme Vico, que les « grandes et heureuses découvertes de la boussole et de la navigation, de l'imprimerie, de la circulation du sang, des télescopes et une infinité d'autres, qui ont précédé la mort de Louis XIII », ne doivent rien à la « méthode des modernes ». Les « savants du xv^e siècle, et du commencement du xvi^e siècle, préférables à ceux de notre temps », ont d'autant plus de mérite que « dans ces premiers temps d'obscurité et de ténèbres, ces grandes âmes n'étaient aidées que de la force de leur esprit, et de l'assiduité de leur travail [...] Je trouve enfin la même différence entre un savant d'alors, et un savant d'aujourd'hui, qu'entre Christophe Colomb découvrant le nouveau monde, et le maître d'un paquebot, qui passe journellement de Calais à Douvres ». Comme Vico, enfin, il constate que « tout ce qui forme ces esprits brillants à qui on a donné par privilège le titre de beaux esprits, je veux dire l'abondance, la variété, la liberté, la promptitude, la vivacité, tout cela est directement opposé aux opérations géométriques, qui sont simples, lentes, sèches, forcées et nécessaires »¹⁷.

Mais Vico donne aux reproches qu'il adresse à Descartes et à ses continuateurs une radicalité et une portée que n'ont pas les déplorations maussades de l'évêque d'Avranches. De la même façon qu'il avait ramené la méthode des modernes à la notion de « critique », il désigne sous le nom de « topique » ce qu'il y a de meilleur dans la méthode des anciens, et que le cartésianisme rejette, pour le plus grand dommage de la culture et de la société modernes. Si la critique est « l'art du discours vrai », écrit-il, la topique est « l'art du discours abondant ». Nous sommes trop cartésiens, trop éloignés de la véritable tradition rhétorique pour ne pas nous étonner de cette antithèse qui oppose, nous semble-t-il, deux ordres de valeurs non homogènes, celui de la vérité du discours et celui de sa beauté ou de son agrément. Pour comprendre la défense et illustration de la topique à laquelle Vico se livre, il faut revenir au sens premier de cette notion, affadi, oublié, dès le xvi^e siècle, comme on peut s'en assurer en lisant les pages que la *Logique de Port-Royal* lui consacre¹⁸.

La topique est définie par Cicéron comme « *disciplina inveniendorum argumentorum*¹⁹ ». Elle est l'art de l'invention, puisqu'elle

permet à l'orateur de parcourir tous les *loci communes* (τοκοί τότοι) relatifs à la cause qu'il traite, et de choisir ceux qui lui seront le plus utiles. Aristote, dans sa *Rhétorique*, définit cette « méthode des lieux » (τόπος ὁ τοῦ τόπος) comme un « moyen de choisir, et le premier²⁰ ». « Il est manifestement nécessaire, dit-il encore, tout d'abord d'avoir pour chaque sujet un choix tout fait de propositions sur les choses possibles et les choses les plus opportunes : et sur les questions qui se posent à l'improvisiste, il faut chercher selon le même procédé, en fixant les yeux non point sur des propositions indéterminées, mais sur celles qui ressortissent au sujet même du discours, et en englober le plus grand nombre possible dans le voisinage le plus immédiat de la question ; plus on possédera de propositions afférentes au sujet, plus la démonstration sera facile²¹. » Cicéron insiste lui aussi sur les avantages de la topique, dans le *De oratore* : « J'ouvrirai les sources d'où l'on tire les raisonnements pour tous les genres de causes ou de discours. Nous n'avons pas besoin, à chaque mot que nous écrivons, de rechercher dans notre esprit toutes les lettres qui le composent. De même, à chaque affaire que l'on doit plaider, point n'est besoin de se reporter aux arguments particuliers qui la concernent ; il suffit d'avoir en réserve des "lieux" déterminés, qui viendront se présenter d'eux-mêmes pour la cause à traiter, comme les lettres pour le mot à écrire²². » Il est d'ailleurs à remarquer que la distinction vichienne entre « topique » et « critique » tire probablement son origine d'un passage des *Topica* de Cicéron : « Toute méthode complète d'argumentation comporte deux parties, l'une qui s'occupe de l'invention et l'autre du jugement. Dans l'une et l'autre, Aristote vient en premier, du moins à ce qu'il me semble. Mais les stoïciens s'appliquèrent seulement à la seconde ; ils s'attachèrent en effet à étudier soigneusement les procédés du jugement au moyen de cette science qu'ils appellent διαλεκτική, et négligèrent totalement l'art de l'invention que l'on nomme τοῦ τόπος, qui est préférable à l'autre pour ce qui est de l'utilité, et qui à certainement la priorité selon l'ordre de la nature²³. » Et le *De oratore* développe cette critique du stoïcisme en des termes presque identiques à ceux que Vico emploie à propos de Descartes. Diogène de Babylone (philosophe stoïcien venu avec Carnéade à Rome en 155 av. J.-C.) « prétendait, écrit-il, enseigner l'art de bien raisonner et de distinguer le vrai du faux, qu'il appelait,

d'un mot grec, διαλεκτική. Cet art, si c'en est un, ne donne pas de préceptes pour découvrir le vrai, mais seulement des règles pour le juger. Toute proposition est affirmative ou négative. Lorsqu'elle est simple, les dialecticiens entreprennent de reconnaître si elle est vraie ou fausse ; et quand elle est composée et que plusieurs subordonnées s'y rattachent, ils examinent si la subordination est exacte, et juste la conclusion de chaque raisonnement [...] Ton stoïcien ne nous est d'aucune utilité, puisqu'il ne m'enseigne pas à trouver ce que je dois dire [...] Ajoute que son style n'est ni clair ni large et abondant, mais sec, aride, haché en menues phrases [...] Aussi laisserons-nous de côté cet art, trop muet lorsqu'il s'agit de trouver des preuves, trop bavard lorsqu'il est question de les juger²⁴ ».

Les cartésiens sont particulièrement hostiles à la topique, et la *Logique de Port-Royal* lui dénie toute fécondité : « On sait que les anciens ont fait un grand mystère de cette méthode, et que Cicéron la préfère même à toute la dialectique, telle qu'elle était enseignée par les stoïciens, parce qu'ils ne parlaient point des Lieux [...] Quintilien et tous les autres rhétoriciens, Aristote et tous les philosophes en parlent de même ; de sorte que l'on aurait peine à n'être pas de leur sentiment, si l'expérience générale n'y paraissait entièrement opposée [...] En vérité le peu d'usage que le monde a fait de cette méthode des Lieux depuis tant de temps qu'elle est trouvée et qu'on l'enseigne dans les écoles, est une preuve évidente qu'elle n'est pas de grand usage [...] Rien ne rend un esprit plus stérile en pensées justes et solides, que cette mauvaise fertilité de pensées communes²⁵. » Or Vico nie le caractère facile et paresseux de la méthode des lieux ; il met en évidence, au contraire, sa valeur heuristique et le rôle qu'elle joue dans la découverte de la vérité, et pas seulement dans l'efficacité et l'agrément du discours politique et judiciaire. « La topique », explique-t-il dans la *Réponse au second article du « Giornale de letterati d'Italia »*, « est l'art de trouver des raisons et des arguments », mais pas pour prouver n'importe quoi. Ce qu'elle permet de trouver, c'est « la troisième idée qui unit ensemble les deux idées formant la question proposée, et que la scolastique appelle "moyen terme" ; elle est donc un art pour trouver le moyen terme ». Et Vico ajoute : « Mais je vais plus loin, et je dis qu'elle est l'art pour apprendre le vrai, parce qu'elle est l'art

de voir, grâce à tous les lieux topiques, dans la chose examinée, ce qui s'y trouve et qui permet de bien la distinguer et d'avoir d'elle un concept adéquat. La fausseté des jugements ne vient de rien d'autre que du fait que les idées nous représentent plus ou moins que ce que sont les choses, et nous ne pourrions être certains de ce qu'est une chose si nous n'avons d'abord tourné autour d'elle avec toutes les questions appropriées qui peuvent être posées à son sujet²⁶.

Le discours « abondant » n'est donc pas un discours verbeux et fleuri. Il a à voir avec la connaissance et avec l'action, il a une valeur philosophique. « La nature est incertaine », dit Vico, et l'homme est « fini et imparfait ». Parvenir à la vérité lui est refusé, même dans le domaine des choses physiques, et à plus forte raison dans celui des choses humaines, livrées à l'arbitraire et au hasard. Le mieux qu'il puisse espérer est de parvenir au vraisemblable, c'est-à-dire à ce qui a le plus de chance d'être vrai, sans pouvoir être apodictiquement prouvé. La science, nous l'avons vu, à l'exception des mathématiques, n'atteint qu'au vraisemblable ; quant à l'action morale et politique, elle repose tout entière sur le vraisemblable. La topique permet donc de parcourir systématiquement et rapidement le champ du vraisemblable pour élaborer un discours « complet », elle est indispensable au choix raisonnable et à la décision prudente.

Mais cette topique, avec ses « lieux » repérés, n'est possible que par l'existence du « sens commun », autre notion que Vico réhabilite. Le « sens commun » n'est pas le « bon sens » cartésien, la capacité rationnelle de distinguer le vrai du faux. Il « naît », dit le *De ratione*, « du vraisemblable, comme la Science naît du vrai ». Sa valeur vient de ce qu'il n'y a pas de différence radicale entre le vrai et le vraisemblable. « Le vrai et ce qui lui ressemble relèvent en effet de la même faculté », remarque Aristote dans la *Rhétique*. Et il ajoute : « La nature a d'ailleurs suffisamment doué les hommes pour le vrai et ils atteignent la plupart du temps à la vérité. Aussi la rencontre des probabilités et celle de la vérité supposent-elles semblable *habitus*²⁷ ». Le « sens commun » suppose donc l'existence en l'homme d'une faculté générale innée de se diriger vers le vrai et l'utile, faculté qui se développe et s'enrichit par son usage collectif, « commun ». Le *cogito* cartésien est solipsiste, et ne fait découvrir au sujet que sa propre pensée. C'est pourquoi les modernes, qui, selon Vico, s'enferment dans leur « sens propre »

qu'ils prennent pour règle du vrai, aboutissent à l'isolement, à l'individualisme et au subjectivisme, avec toutes les conséquences morales et politiques qu'un tel repliement sur soi-même peut comporter. Le « sens commun », au contraire, fait découvrir à l'homme son essence communautaire, « politique » dirait Aristote, son enracinement dans l'expérience collective d'un groupe, d'une cité, d'une nation, de l'espèce humaine. Il est enrichi constamment des essais, réussites et échecs de ceux qui nous ont précédés : il est mémoire, tradition, sagesse acquise et transmise, tout le contraire de la *tabula rasa* de Descartes. Il permet à l'homme de vivre, c'est-à-dire de penser et d'agir, en l'assurant qu'il ne sort pas des limites de l'« humaine condition ». Dans ses œuvres de maturité, Vico précisera sa conception du « sens commun ». Le *De uno* le définit comme « la commune prudence de la cité ou de la nation de chacun, par laquelle on suit ou fuit ce que tous les citoyens ou les membres de la nation sentent qu'il faut suivre ou fuir²⁸ ». Dans la *Scienza nuova*, « le sens commun est un jugement sans aucune réflexion, communément partagé par tout un ordre, par tout un peuple, par toute une nation ou par tout le genre humain²⁹ ». Le droit naturel qui régit providentiellement le cours de l'histoire des nations a le « sens commun » pour critère. La réflexion, la « sagesse absconse », la raison « pleinement développée », tirent leur vigueur et leur efficacité de ce « sens commun » qu'elles prolongent et affinent. Si elles sont coupées de cette base, elles dégénèrent dans la « barbarie de la réflexion », pire que la « barbarie des sens », et dans laquelle « les peuples [s'habituent] à ce que chacun ne pense qu'à son intérêt particulier [...] et, au milieu de la foule des corps, [vivent] comme des bêtes féroces, dans une solitude absolue des esprits et des volontés³⁰ ».

Mais la topique ne se contente pas de puiser dans le conservatoire du « sens commun ». Elle est aussi, il ne faut pas l'oublier, « art de l'invention ». Sa fonction est d'aider à trouver le *medium*, le moyen terme permettant de rapprocher deux idées éloignées et qui ne peuvent se déduire analytiquement l'une de l'autre. Cette faculté « innée », comme son nom l'indique, mais développée par l'enseignement de la rhétorique, de discerner les relations entre les choses, s'appelle l'*ingenium*. Nous avons déjà parlé de cette notion qui résiste à la traduction française³¹ (ce qui permet à Vico de laisser

entendre que le cartésianisme, avec sa méthode « critique », est inscrit dans le génie de la langue française). Aux yeux de Cicéron, tout l'art rhétorique repose sur l'*ingenium* : « Pour l'invention oratoire, je ne puis refuser le premier rang à l'*ingenium*, dont *acumen* est l'équivalent ³² » (l'*acumen* est la « pointe », la pénétration de l'*ingenium*). Pour Quintilien, l'*ingenium* est le don le plus précieux de l'orateur, et il est synonyme d'*inventio*, de *vis*, de *facultas* ³³. Luis Vivès, au début du xvi^e siècle, lui donne une portée universelle : il est l'« *universa nostrae mentis vis* », ou encore la « *vis intelligendi*, destinée à ce que notre esprit examine les choses une par une, sache ce qui est bon à faire et ce qui ne l'est pas ³⁴ ».

Au xvii^e siècle, l'*ingenium* devient la faculté « baroque » par excellence, et Baltasar Gracián lui consacre son traité *Arte de ingenio* (1642), dans lequel l'*ingenio* est défini comme la capacité d'« exprimer des rapports entre les objets ». De la même façon, chez L. A. Muratori, le contemporain de Vico, l'*ingegno* est « cette vertu et force active avec laquelle l'intellect rassemble, unit et trouve les ressemblances, les relations et les raisons des choses ³⁵ ». Nous ne sommes pas loin de l'« esprit » du chevalier de Méré, et de l'« esprit de finesse », opposé à l'« esprit de géométrie », de Pascal.

Pour Vico, cette « faculté mentale qui permet de relier de façon rapide, appropriée et heureuse des choses séparées » et qui se manifeste dans la synthèse (*compositio*), est à la source de la poésie, mais aussi de l'invention scientifique et technique : l'« ingénieur » de la Renaissance est l'homme de l'*ingenium* (la langue française elle-même l'avoue). Une digression *De humano ingenio* insérée dans les *Vici Vindiciae* de 1729 fait jouer un rôle à l'*ingenium* à l'intérieur de la géométrie elle-même, si bien que « la philosophie, la géométrie, la philologie et tous les genres de savoir montrent combien est absurde l'opinion selon laquelle l'*ingenium* est en opposition avec la vérité ³⁶ ».

L'*ingenium* est la « faculté de la jeunesse ». La *Scienza nuova* montrera qu'il est particulièrement vif chez les peuples jeunes à l'imagination forte, qui appartiennent à l'« âge poétique » de l'humanité, puisqu'ils ne savent s'exprimer que par des figures poétiques, et en particulier par la métaphore, qui est « transport » d'une chose à une autre, établissement d'un lien entre ce qui était

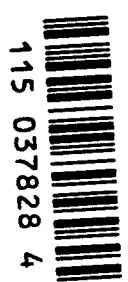
perçu comme séparé. Mais dans le *De ratione*, Vico ne s'interroge pas encore sur les « âges du monde », et son souci premier est d'ordre pédagogique. Aussi dénonce-t-il l'enseignement des modernes qui, en initiant trop précocement les jeunes esprits à une logique abstraite et analytique, émousse la pointe (*acumen*) de leur *ingenium*, tarit leur vertu créative et forme des intelligences capables de rédiger des « arts » ou recueils de préceptes, de classer, de gérer un savoir acquis, mais non d'inventer, de trouver. La méthode moderne des études est contre l'ordre naturel des choses, ou, si l'on préfère, contre la Providence qui « a bien veillé aux choses humaines en mettant en branle, dans les esprits humains, la topique avant la critique, puisqu'il faut connaître les choses avant que de les juger ³⁷ ». L'ordre naturel du développement doit être respecté : il veut que l'enfant, riche en sensibilité, en imagination et en mémoire, pauvre encore en jugement, soit d'abord soumis à des exercices « topiques » qui développent en lui le « sens commun » et l'*ingenium* (apprentissage des langues, de l'histoire et de la poésie), pour n'aborder qu'ensuite l'étude de la logique et de la « critique ». C'est sans doute leur attitude respective en face de l'enfance qui révèle le mieux la profondeur de ce qui sépare Vico de Descartes. Descartes ne se console pas de ce que « nous avons tous été enfants avant que d'être hommes, d'où il est presque impossible que nos jugements soient si purs ni si solides qu'ils auraient été, si nous avions eu l'usage entier de notre raison dès le point de notre naissance, et que nous n'eussions jamais été conduits que par elle ³⁸ ». La *Recherche de la vérité* est encore plus explicite : « Une des principales causes pourquoi nous avons tant de peine à connaître » est que, chez l'enfant, « le meilleur vient le dernier, qui est l'entendement », et qu'auparavant, durant de longues années, nous sommes restés livrés aux sens, « qui ne voient rien au-delà des choses plus grossières et communes », à notre inclination naturelle, qui est « toute corrompue » et aux « nourrices impertinentes ³⁹ ».

Vico, au contraire, pourrait être défini comme le philosophe de l'enfance, du monde de l'enfance comme de l'enfance du monde. Dès son premier *Discours inaugural*, il déclare aux étudiants : « *Quivis vestrum puer maximo praecluseri philosopho* ⁴⁰ ». Tout enfant prélude à un grand philosophe, parce qu'en lui s'amasse spontanément un trésor de sagesse théorique et pratique que le savoir

574 6027 11-8
GIAMBATTISTA VICO

VIE DE GIAMBATTISTA VICO
ÉCRITE PAR LUI-MÊME
LETTRES
LA MÉTHODE DES ÉTUDES
DE NOTRE TEMPS

*Présentation, traduction et notes
par Alain Pons*



BERNARD GRASSET
PARIS



